

LA DIANE

COMÉDIE

Dédiée à Monsieur de Comte de Fiesque.

Jean de ROTROU (1609-1650)

1635

Texte établi par Paul FIEVRE, avril 2024

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mars 2024.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

LA DIANE

COMÉDIE

Dédiée à Monsieur de Comte de Fiesque.

Par le sieur ROTROU

M. DC. XXXV.

À MONSIEUR LE COMTE DE FIESQUE

MONSIEUR,

Diane est vôtre par tant de raisons, que vous ne lui pouvez défendre cette qualité, Votre commandement vous a fait être la cause première de sa naissance ; Vous êtes auteur de la plus belle partie de sa réputation, et vous l'avez soutenue contre tous les envieux, des moindres obligations l'auraient rendue votre créature. Et sans une ingratitude extrême elle ne se peut avouer d'autre que de vous, après le jugement que vous en avez fait. Il serait superflu de vous la dépeindre, je dirai seulement qu'elle n'est point de ses beautés effrontée qui ne se plaisent que sur les théâtres, et dans les grandes assemblées, elle n'a point étudié ces grâces affectées qui font paraître les autres. Et la nature a tant fait pour elle qu'elle a méprisé tous les ornements de l'art ; il est de la plupart des pièces de théâtre, comme de ces femmes, qui ne possédant pas une parfaite beauté, surprennent toutefois par un faux éclat. Et ne se laissant pas longtemps considérer, s'acquièrent une estime qu'elle perdent, enfin quand on a remarqué de plus près leurs grâces, et leurs défaut, telle nous charme dans la rue qui nous déplaît dans son cabinet, et beaucoup dérobent au Cours, des coeurs qu'elle rendent à la maison. Il est ainsi de quantité de comédies à qui l'impression ôte le lustre, que le théâtre leur avait donné. Diane n'est pas de ce nombre, et j'ose espérer que la vue qu'on aura de sa beauté naturelle, sera mépriser cette fausse apparence qu'on lui désirait en la scène ; vous savez par quels, et combien d'esprits, elle a été considérée chez ce grand homme, à qui vous avez justement donné tant de louanges, et voué tant d'amitié ; il vous souvient de l'approbation qu'elle y reçut, et pas un de ces divins esprits qui la voulurent entendre jusques à trois fois, n'en fit un jugement contraire au vôtre qui fut toujours en ma faveur. Après cette satisfaction que j'en ai reçu, je crains fort peu le goût du peuple, et quand vous seul l'auriez approuvée. Caton m'est plus que le peuple romain : telle quelle est, elle s'offre à vous, et se tient si glorieuse d'être vôtre, qu'elle eut été jusques à Rome vous demander cette qualité, si votre retour m'eut empêché son voyage, obligez là d'un favorable accueil, et souffrez qu'elle vous témoigne combine je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

ROTRON.

ARGUMENT.

Méliante portugaise avait deux enfants, Lysandre et Diane ; l'inclination aveugle de cette mère la portant à avantager plutôt son fils que sa fille ; elle fit nourrir Diane à Boulogne chez un paysan nommé Damon, et quelque temps après fit courir le bruit qu'elle était morte, pour assurer la fortune de Lysandre, elle l'accorda à Rozinde sa cousine fille d'Orimant dès l'âge de six ans : elle mourut, et Lysandre qui avait de la passion pour voir les pays étrangers, ayant fait charger quelques vaisseaux de marchandise, fit voile. Diane avait été aimée dans Boulogne, d'un gentilhomme Lysimant, à qui elle avait permis quelques privautés honnêtes ; elle apprend qu'à Paris il était devenu amoureux d'Orante fille de Filémon, elle sort de Boulogne à dessein de traverser leurs amours par quelque artifice, elle se met au service d'Orante, Sylvian paysan qui l'avait aimée, la suit et se fait coche de Lysimant à dessein de la voir quelquefois. Dorothée villageoise qui aimait Sylvian sort aussi de Boulogne et vient à Paris ; où elle rencontre Diane, comme elle parlent ensemble ; Orante appelle Diane, comme elles parlent ensemble ; Orante appelle Diane qui lui présente quelques lettres qu'elle dit avoir eues de quelque paysanne qui la vient de quitter ; (Ruse dont elle se sert pour faire connaître à Orante que Lysimant aime en autre lieu :) car ce sont les mêmes lettres que Lysimant a écrites autrefois à Diane ; et quelques unes de Diane à Lysimant ; Orante avait de l'amour pour Ariste, et le seul commandement de son père la forçait de souffrir Lysimant, pour se retirer de cette contrainte elle fait voir à son père ces témoignages de l'inconstance de Lysimant. Philémon le reproche à Lysimant qui lui fait voir le peu d'ardeur qu'il a pour Orante ; Ariste à qui l'avarice de Filémon, les premières visites de Lysimant chez Orante, et le bruit qui courrait de leur mariage avaient déjà irrité, en fait des reproches à Orante, mêlées de beaucoup de mépris. Lysimant rencontre Diane qu'il ne reconnaît que pour fille de Chambre d'Orante, la prie de dire à sa maîtresse qu'il aime Rosinde, en effet il a sa maîtresse qu'il aime Rosinde, en effet il la visite, mais c'est moins pour lui plaire que pour déplaire à Orante. Diane que ce discours a émue cherche un second artifice pour divertir cette poursuite, elle prie Dorothée de lui faire trouver un habit d'homme sur une diamant qu'elle lui met entre les mains ; elle s'habille, entre chez Rosinde, se fait passer pour Lysandre (elle avait su toutes les affaires de cette maison d'une paysanne de Boulogne sans être connue d'elle, et sans qu'elle-même se reconnut.) Le vrai Lysandre arrive, on veut punir le fourbe de l'autre, mais elle étant reconnue par Damon, et puis pour soeur de Lysandre par une marque qu'elle porte au sein ; elle est donc mariée à Lysimant, Rosinde à Lysandre, Orante à Ariste, et Dorothée à Sylvian.

\A MONSIEUR ROTROU, SUR SA DIANE

Par son frère

Enfin l'Amour est le vainqueur
Diane a ce qu'elle désire,
Le destin ne lui peut plus nuire,
Lysimant lui donne son coeur.

ROTROU le J.

ACTEURS

DIANE, sous le nom de CÉLIRÉE.

DOROTHÉE.

ORANTE.

LYSIMANT.

ARISTE.

ORIMAND.

SYLVIAN.

FILÉMON.

LYSANDRE.

DAMON.

UN LAQUAIS.

EXEMPT.

ARCHERS.

La scène est à Paris.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, seule, sous le nom de Célirée.

Le soleil a quitté l'humide sein de l'onde.
Le dernier de tes jours illumine le monde,
Déplorable rebut d'un infidèle amant,
Moins aimable qu'aimé, plus ingrat que charmant.
5 Poursuis, trahis ce traître, amante infortunée,
Et lui vends chèrement ta dernière journée ;
Ayant de ta franchise acquis des vœux si saints
Son injuste mépris rend justes tes desseins ;
Romps ses intentions, et fais contre son crime,
10 Tout ce que te conseille un courroux légitime.
Toi qui vis son amour et qui vois ses dédains,
Redoutable vainqueur des dieux et des humains,
Éteins ou récompense une ardeur si parfaite :
Que je meure vengée ou vive satisfaite ;
15 Tu dois cette faveur aux vœux que je te rends :
Pour toi, j'ai tout laissé, j'ai quitté mes parents,
Et tu m'as mise au point de servir la maîtresse
De l'objet inconstant que j'aime et qui me laisse,
Qui me flattait d'attente et d'espoirs superflus,
20 Qui m'a longtemps voulue, et qui ne me veut plus.
L'avare faim de l'or a rompu ses promesses ;
Une riche ennemie attire ses caresses ;
Orante le méprise, et l'aveugle aujourd'hui
Épouse la fortune aveugle comme lui :
25 Joins ton pouvoir au mien, roi de ma destinée ;
Divertissons, Amour, ce fatal hyménée :
Accorde ta faveur au dessein que je fais,
Et ne t'offense pas de tes propres effets.

SCÈNE II.

Dorothee, Célirée.

DOROTHÉE.

La voilà qui m'attend.

CÉLIRÉE.

Ma chère Dorothee,

30 Que de cruels soucis mon âme est agitée !

DOROTHÉE.

Comment ?

CÉLIRÉE.

Je sors déjà pour la sixième fois.

DOROTHÉE.

Hélas ! Diane.

CÉLIRÉE.

Attends, abaisse un peu ta voix.

Comment m'appelles-tu ? je t'ai tant conjurée
De te ressouvenir du nom de Célirée ;

35 Cruelle ! As-tu dessein qu'on me connaisse ici,
Et ne sais-tu pas bien que l'on m'appelle ainsi ?

DOROTHÉE.

Je m'y trompe toujours.

CÉLIRÉE.

Eh bien, chère compagne ?...

DOROTHÉE.

Vous causez du désordre en toute la campagne ;
Je ne puis exprimer ces communes douleurs :

40 Tyrsis se désespère, Alidor fond en pleurs,
Et l'absence du jour cause bien moins d'ombrage,
Que celle de vos yeux dedans notre village.
Chacun pour vous trouver fait des desseins divers :

45 L'un veut voir tout Paris, l'autre tout l'univers ;
L'un consulte Apollon, l'autre aux noires sciences
Va chercher du remède à ses impatiences.
On entend votre nom en la bouche de tous :
Ils laissent leurs troupeaux à la merci des loups ;
Les voleurs pillent tout, les maisons sont désertes,

50 Et votre perte seule est cause de ces pertes.
Votre père surtout...

CÉLIRÉE.

Dépêche vite ment.

DOROTHÉE.

Soupire sans relâche et sans allégement ;
Vous ayant fait chercher parmi toutes nos plaines,
Il est désespéré d'avoir perdu ses peines ;
55 Et je vous viens conter le dessein qu'il a pris
De vous chercher lui-même, et voir par tout Paris.

CÉLIRÉE.

Il cherchera longtemps.

DOROTHÉE.

Je crains fort, Célirée,
Qu'il n'en ait eu déjà la nouvelle assurée.

CÉLIRÉE.

Et d'où la saurait-il ?

DOROTHÉE.

Il le peut bien.

CÉLIRÉE.

Comment ?

DOROTHÉE.

60 Voyez si j'apprends avecque fondement ?
Je vous dis l'autre jour que Sylvian, que j'aime,
Souffrait pour votre perte un déplaisir extrême.

CÉLIRÉE.

Eh bien ?

DOROTHÉE.

Ce lâche objet qui me tient sous sa loi,
Depuis un jour ou deux s'est dérobé de moi ;
65 Il croit chez Lysimant savoir de vos nouvelles
(Car il a su jadis vos ardeurs mutuelles),
Et sans nécessité que de vous rechercher,
Il l'est allé trouver, et s'est fait son cocher.
Je viens de rencontrer cet aimable homicide ;
70 Le traître s'est couvert des couleurs d'un perfide ;
Et, s'il a découvert que vous serviez ici,
Damon par son moyen le peut savoir aussi.

CÉLIRÉE.

Ô dieux ! Que me dis-tu ! Va le trouver, de grâce ;
Convié de ma part, il n'est rien qu'il ne fasse.

DOROTHÉE.

75 Las ! Il ne met qu'en vous la fin de ses désirs,
Et je pousse pour lui d'inutiles soupirs.

CÉLIRÉE.

Je promets ses devoirs à ta pudique envie,
Si la fin de ce jour n'est celle de ma vie ;
Mais d'une même ardeur oblige mon amour,
80 Ne sors point de Paris le reste de ce jour ;
Je veux trahir Orante, et tu m'es désirable,
Si jamais j'éprouvai ton secours favorable.

ORANTE, appelant en dehors.

Célibrée ?

CÉLIRÉE lui donne un diamant.

Ô malheur ! Je te voulais prier
De vendre ce présent qu'elle me fît hier,
85 Et de me tenir prêt l'habillement d'un homme.
Accorde cette peine au feu qui me consomme ;
Si le dessein que j'ai succède heureusement,
Je veux sous ces habits m'offrir à Lysimant,
Le servir déguisée, et de quoi qu'il propose
90 En divertir l'effet, en connaissant la cause ;
C'est mon dernier recours parmi tant de malheurs.

DOROTHÉE.

Je vous vais obéir, ayant vendu mes fleurs.

CÉLIRÉE.

Et je t'irai trouver ?

DOROTHÉE.

En notre hôtellerie.

ORANTE, sortant de la maison.

Célibrée ?

CÉLIRÉE.

Madame ?

À Dorothée.

Adieu ; cours, je t'en prie.

Dorothée sort.

SCÈNE III. Orante, Célirée.

ORANTE.

95 Ai-je assez appelé ? quels importants secrets
Vous éloignent de moi, sans voir mes habits prêts ?
Et qui doit être ici, tandis qu'en vos affaires
Vous employez ailleurs ces heures nécessaires ?

CÉLIRÉE lui donne des lettres quelle a tirées de sa poche.

100 Certaine paysanne, ayant frappé deux fois,
M'a donné ces papiers que je vous apportais ;
Et, sans vouloir entrer, elle s'est retirée,
Quand je suis accourue au nom de Célirée.

ORANTE, ouvre et lit.

Lettre de Diane à Orante.

Le déplaisir de perdre un infidèle amant
Ne vous procure pas cet avertissement :
105 La perte d'un traître est heureuse.
Le seul dessein que j'ai de me venger
Vous doit porter à vous en dégager.
Je suis intéressée, et non pas amoureuse ;
Je vois d'un oeil égal son infidélité.
110 Je sais bien que résoudre en la nécessité ;
Et, quoique simple paysanne,
Quand il m'aimait il était Lysimant :
Il n'a changé que d'amour seulement,
Il est toujours lui-même, et moi toujours Diane.
115 Consultez ces écrits que j'avais de sa part,
Ne vous repentez pas quand il sera trop tard.
J'ai de quoi vous ravir ce traître ;
J'aspire moins à ce commun lien
Pour mon repos que pour troubler le sien :
120 « Pour le voir malheureux, je souhaite de l'être.

DIANE.

Ô dieux ! Que vois-je ici ?

Lettre de Lysimant à Diane.

Tu ne peux, sans me faire tort,
Te plaindre du ciel et du sort.
N'appelle point leur rigueur importune ;
125 Tes attraits sont un trésor
Plus estimable que l'or :
Je recherche Diane, et non pas sa fortune.

LYSIMANT.

Autre.

Je presse, mon souci, l'effet de mes promesses,
Et j'ébranle le coeur d'un vieillard inhumain.
130 Je te conterai tout demain :
Prépare à mon amour de nouvelles caresses.

LYSIMANT.

Autre.

Diane, dans ce paysage
Où ta condition encore te retient,
Aie soin de ton beau visage,
135 Conserve ce qui m'appartient.
Crains bien que le soleil te baise,
Laisse à tes jeunes soeurs dépouiller vos guérets ;
Et, de peur de sentir ses rais,
Ne cueille ni rose, ni fraise.
140 Daphné fut sourde à sa prière,
Et ne voulut de lui ni devoirs, ni présent ;
Car ce prince de la lumière
L'eût enlaidie en la baisant.

LYSIMANT.

ORANTE, continue.

La pourrez-vous trouver ? Courez, suivez ses pas.

CÉLIRÉE.

Je ne l'estime pas.

ORANTE.

Célirée sort.

145 Faites votre pouvoir. Dieux ! Que cette aventure
Flatte d'un doux espoir le tourment que j'endure,
Et qu'elle est favorable à tes prétentions,
Ariste, unique objet de mes affections !
On forçait mes desseins, et dans cette misère
150 J'épousais seulement le vouloir de mon père ;
Tu plais seul à mes yeux, et jamais Lysimant
N'a tiré de mon coeur un soupir seulement.
Un sentiment secret me l'a peint incapable
De posséder mes vœux et de m'être agréable.
155 De combien de parfums vont fumer tes autels,
Favorable démon qui régis les mortels !
Quand on serre mes fers, ton pouvoir m'en dégage,
Et tu m'offres le port au milieu du naufrage.
Par cet heureux malheur Ariste est sans rivaux :
160 Il cueillera les fruits dus à ses longs travaux ;
Et mon père, sensible à cet affront insigne,
N'aura plus de dessein pour un objet indigne.
Mais où va-t-il sitôt ?

SCÈNE IV. Orante, Filémon.

FILÉMON.

Attendez-vous ici

165 Celui qui doit enfin borner votre souci,
Qui vous est destiné pour charmeur de vos peines,
Qui termine aujourd'hui vos amours et vos haines,
Qui prépare à vos vœux de solides plaisirs,
Et qui ne laisse plus balancer vos désirs ?
170 L'éloignement d'un jour peut-être vous offense,
Mais il me fit hier agréer cette absence
Pour convier quelqu'un aux châteaux d'alentour,
Et me dit que le soir il serait de retour.
Adieu, je vais chez lui ; préparez à ses flammes
L'irrévocable mot qui doit joindre vos âmes.

ORANTE.

175 Faites-moi prononcer l'arrêt de mon trépas ;
Que j'ouvre mon tombeau, je n'y recule pas :
Mais que de mon dessein il ait part en ma couche,
Et qu'il tire jamais cet oui de ma bouche,
Je vous offenserais par ce consentement,
180 Et vous me blâmeriez d'aimer si lâchement.
Cette lettre en ce lieu vient de m'être donnée :
Vous verrez de sa main sa lâcheté signée ;
Et des objets si bas ayant pu l'enflammer,
Vous m'aimez trop, Monsieur, pour me le faire aimer.

Elle lui donne les lettres.

FILÉMON, après avoir lu.

185 Dieux ! Quel instable sort traverse toutes choses !
Que l'épine est souvent sous les plus belles roses !
Que tout est incertain, et que les plus contents
Ont droit de se vanter quand ils le sont longtemps !
190 Cette alliance acquise avec beaucoup de peine,
Quand on n'en doute plus, devient plus incertaine ;
Et c'est au dernier jour que j'ai plus à douter
Ce que je dois des deux, la rompre ou l'arrêter.

ORANTE.

Connaissant son humeur à son sort inégale,
Et qu'il m'a préférée une abjecte rivale,
195 Mon bien ou mon malheur est-il encor douteux ?
Et m'affligerez-vous d'un hymen si honteux ?
Permettez ces transports à mon courage extrême :
Ce que je tiens de vous me sert contre vous-même ;
Et je m'accorderais avec votre rigueur.
200 Si vous m'aviez, Monsieur, fait un plus lâche cœur.
En ce point seulement je parais votre fille,
Que je ne peux noircir une illustre famille,

Et que je n'ai jamais eu d'inclination
Qui ne fût honorable à ma condition.

FILÉMON.

205 Qu'il ait porté si bas ses vœux et ses caresses !
Voyons s'il avouera ces honteuses promesses :
Mais laissez-moi le soin d'un secret important
Que vous conduiriez mal en le précipitant.
Je reviens de ce pas.

ORANTE, à part, en sortant.

210 Il obtiendra beaucoup sur cet esprit crédule,
Pour peu qu'il dissimule,

FILÉMON, seul.

215 Dieux ! Les étranges soins dont je suis agité !
Que me faut-il résoudre en cette extrémité ?
Dans les commencements les dieux nous favorisent,
Et proche de leur fin nos desseins ils détruisent.
Je vois d'un bel espoir un malheureux effet,
Et le travail d'un an en un jour se défait.

Il frappe à la porte de Lysimant.

SCÈNE V.

Sylvian, Filémon.

SYLVIAN, en cocher.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

FILÉMON.

Que je parle à ton maître.

SYLVIAN.

Il n'est pas au logis.

FILÉMON.

Mon fils, où peut-il être ?

SYLVIAN.

Le beau fils que je suis !

FILÉMON.

Dépêchez vite.

SYLVIAN.

220 Que vous êtes pressé !

FILÉMON.

Tu me tiens longuement.

SYLVIAN.

Je crois qu'il est aux bains.

FILÉMON.

Allons-y, je te prie.

À part.

On peut tout sur ces gens avec la flatterie.

SYLVIAN, fermant sa porte.

Je crains qu'on ne m'appelle, il faut presser le pas ;
Et puis c'est un peu loin.

FILÉMON.

Je ne laisserai pas.

SYLVIAN.

225 Il est vrai que trois pieds, pour loin que je vous mène,
En doivent suivre deux avec fort peu de peine.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMON, villageois.

Vous qui m'avez ravi l'espoir de mes vieux ans,
Quand terminerez-vous des ennuis si cuisants ?
Diane m'est ôtée, et, sans m'ôter la vie,
230 Impitoyables dieux, vous me l'avez ravie ;
S'il fallait m'affliger, si mes prospérités
Déplaisaient seulement à vos divinités,
Tous mes biens sans défense attendaient vos tonnerres ;
Vous pouviez inonder et ravager mes terres,
235 Vous plaire à voir mes fruits et mes raisins rôtis,
Affliger mes troupeaux et sécher leurs pâtis.
Mais de m'avoir ravi mes plus chères délices,
Cet astre qui me rend tous les astres propices,
Diane, la merveille et l'honneur de vos faits,
240 Cette punition excède mes forfaits !
Je suis moins odieux que vous n'avez de haine,
Et les plus noirs péchés sont moindres que ma peine.
L'astre de la clarté fait son sixième tour
Depuis que je la cherche aux hameaux d'alentour ;
245 Et j'arrive à Paris avec peu d'apparence
D'y retrouver ma vie et ma seule espérance.
J'emploierai toutefois mes soins et mes efforts,
Sans donner de relâche à ce débile corps ;
Et j'y perdrai la vie, ayant perdu ma peine,
250 Si j'y fais comme ailleurs une recherche vaine.
Jadis en ce quartier j'ai connu Lysimant,
Qui tenait à faveur le nom de son amant,
Et qui faisait dessein de n'aimer jamais qu'elle.
On en pourra savoir chez lui quelque nouvelle.
255 Mais dans l'égalité de ces superbes toits,
Je méconnais le sien, où je fus tant de fois
Qui pourra me l'apprendre ?

SCÈNE II.

Sylvian, Damon.

SYLVIAN, courant.

Ô dieux ! Que j'appréhende !
Que je serai crié s'il faut qu'on me demande !
Ce vieillard me suivant comptait tout le pavé,
260 Et si ses pas sont vains il ne l'a pas trouvé ;
Mon maître ce matin est sorti dès l'aurore,
Pour aller rendre hommage à l'objet qu'il adore.

DAMON.

Où se tient Lysimant ?

SYLVIAN.

Eh quoi ! C'est vous, Damon ?

DAMON.

D'où sais-tu qui je suis ? Et qui t'a dit mon nom ?
265 Ô dieux ! C'est Sylvian. Eh ! Quelle frénésie
A, pauvre infortuné, troublé ta fantaisie ?

SYLVIAN.

Ne sais-tu pas, Damon, qu'Amour peut tout changer ?
Si du cocher du jour il a fait un berger,
Pourquoi ne peux-tu voir que sa force me change
270 De pasteur en cocher, sans le trouver étrange ?
Hélas ! Que je rirais d'un pareil changement,
S'il n'était arrivé qu'en mon habillement !
Mais ce puissant démon, qui régit toutes choses,
A bien fait en mon coeur d'autres métamorphoses.
275 Je ne suis plus, Damon, ce pasteur que j'étais
Alors qu'on m'entendait médire de ses lois ;
Que j'ignorais d'Amour l'agréable furie,
Et que je n'en avais que pour ma bergerie ;
Que je passais les jours, sur les rives des eaux,
280 À tresser des cordons de joncs et de roseaux,
Ou faire sans dessein, au son de ma musette,
Danser Amaryllis, Célimène ou Lisette.
Ma vie est bien changée, et je n'espère pas
Renouveler jamais ces frivoles ébats ;
285 C'est bien un autre dieu que ce Pan qu'on réclame
Parmi les paysans, qui fait agir mon âme ;
Un charme si puissant a mon coeur enchanté...
Mais tu te ris déjà de ma simplicité,
Et l'humeur d'un vieillard, à nos humeurs contraire,
290 Lui fait toujours blâmer ce qu'il ne peut plus faire.
Mais ris si bon te semble. Adieu, j'ai trop tardé.

DAMON.

Dis-moi donc le logis que je t'ai demandé.

SYLVIAN.

De qui ?

DAMON.

De Lysimant.

SYLVIAN.

Lysimant est mon maître ;
Ces couleurs que tu vois le font assez connaître.

DAMON.

295 Et quelle est la beauté dont les yeux triomphants
Ont asservi ton coeur ?

SYLVIAN.

L'honneur de tes enfants,
Cette aimable bergère à qui tout rend hommage,
Diane, l'ornement de tout notre village.
Mais tu ne réponds pas des heures que je perds :
300 Adieu ; te suffit-il ? c'est elle que je sers.

Il frappe.

DAMON.

Donc pour me la ravir, craignant sa résistance,
Ton bras à Lysimant prêta son assistance ;
Et quand l'occasion lui montra les cheveux,
Secouru de ton aide, il accomplit ses vœux ?

SYLVIAN.

305 Qu'il ait pu m'obliger à trahir cette belle !
Tu m'offenses, Damon. Adieu, car on m'appelle.

Il sort.

DAMON, seul.

Dieux ! Si jamais le foudre est parti de vos mains,
S'il est fait pour punir les crimes des humains,
Ouvrez l'oreille aux cris d'un vieillard misérable,
310 Jetez sur sa misère un regard favorable,
Et ne pardonnez pas à la brutalité
Qui le fait recourir à votre autorité.
Prêtez vos traits vengeurs à l'honneur de Diane ;
Faites mourir le père, ou tuez le profane.
315 Vous avez un tonnerre, et ce vil suborneur.
Impitoyables dieux ! Survit à son honneur !
Mais pourquoi réclamer la divine justice,
Si les humaines lois ordonnent son supplice,
Si la cour si souvent a ces crimes vengés,
320 Si ses bras sont ouverts à tous les affligés ?

Va, vieillard malheureux, implorer sa puissance
Qui te rendra Diane et punira l'offense.

Il sort.

SCÈNE III.

LYSIMANT.

Que le soleil est chaud ! Que son oeil est riant !
Et que déjà cet astre est loin de l'orient !
325 Cléandre m'a fait tort, et sa longue caresse
M'aura peint incivil aux yeux de ma maîtresse.
Je la verrai trop tard ; ce bel astre d'amour
Me devait éclairer aussitôt que le jour.
Mais que je suis confus, et que je trouve étrange
330 La résolution où mon destin me range !
Insensible aux appas de cet objet charmant,
Je les vois, je les loue, et je parle en amant :
Plus libre que jamais, et plus froid pour Orante
Que je ne le serais pour une indifférente,
335 Je parle toutefois et d'amour et d'attraits
Comme si ma froideur se rendait à ses traits ;
Et j'entre en un hymen que je ne considère
Que par les seuls apprêts qu'on en fait chez mon père.
Las ! Ce dieu qui préside aux belles unions,
340 Qui s'acquiert tant d'estime en nos opinions,
Qui voit si saintement garder ses ordonnances,
Ne fait pas aujourd'hui toutes les alliances ;
Ce mystère s'observe ailleurs qu'à ses autels,
Et l'avarice a joint la moitié des mortels.
345 La grâce et la vertu ne sont plus adorées ;
On ne s'enchaîne plus qu'en des chaînes dorées ;
Possédant beaucoup d'or on a beaucoup d'appas,
Et ce métal rend beau tout ce qui ne l'est pas.
J'épouse sans dessein, j'aime sans connaissance :
350 Ce qui doit être un choix m'est une obéissance,
Et l'aveugle bonté d'un avare parent
Trame en cette union mon malheur apparent.
Ainsi tu n'as conçu qu'une espérance vaine,
Beau sujet de mes feux, doux objet de ma peine,
355 Qui seule eus le pouvoir d'asservir ma raison,
Plus Diane d'effet que tu ne l'es de nom !
Ainsi tu vois ma vie en sa borne prescrite,
Et ta condition a trahi ton mérite.
Hélas ! Rien n'est égal aux rigueurs de mon sort,
360 Et je vis pour mourir d'une éternelle mort...
Mais que de vains pensers mon âme est agitée !
Délibéré-je encor d'une affaire arrêtée ?
Immolons ces regrets à la nécessité,
Et voyons de bon oeil cette aimable beauté.

Orante sort de chez elle.

SCÈNE IV.

Orante, à sa porte,

LYSIMANT, la saluant.

365 Enfin...

ORANTE.

Que me veux-tu, lâche, aveugle, profane ?
Adieu, je suis Orante, et tu cherches Diane.

Elle ferme la porte rudement.

LYSIMANT, seul.

Le gracieux accueil ! Ô dieux ! Quel changement !
Et qui se fût douté d'un pareil traitement ?
Ariste a sourdement tramé cet artifice,
370 Et m'a désobligé de ce mauvais office.
Ce rival seulement peut avoir éventé
Ce que Diane a pu dessus ma liberté.
Il faut subtilement découvrir cette affaire,
Et, sans intention que de me satisfaire
375 (Car Orante est un bien que je perds sans regret),
Immoler à mon sort ce rival indiscret.

ORANTE, rouvrant la porte.

Adieu, ne me vois plus, et crois que cette porte
Ne s'ouvrira jamais à des gens de ta sorte ;
Va triompher des coeurs au lieu qui t'est prescrit,
380 Où la stupidité signale ton esprit,
Où tes beaux entretiens font naître tant de flammes,
Ou tu passes pour rare et pour charmeur des âmes,
Auprès de cet objet qui possède ta foi,
Et qui n'a rien de cher que ses troupeaux et toi.

LYSIMANT.

385 Souffrez...

ORANTE.

Non, ne dis rien. Que me peux-tu répondre,
Que tes propres écrits ne soient prêts de confondre ?
N'as-tu pas pour Diane eu de la passion ?
Peux-tu désavouer cette inclination ?

LYSIMANT.

Il est vrai que j'aimai cette jeune bergère,
390 Mais sans intention, et d'une amour légère,
Qui ne pouvait longtemps occuper mes désirs,
Et n'avait pour objet qu'un moment de plaisirs.

ORANTE.

Que tu fais à ta honte une faible défense !
Tes excuses, lascif, accroissent ton offense.
395 Rends, rends à cet objet ton coeur irrésolu,
Qui me déplairait moins lâche que dissolu ;
Quoi ! Ce coeur embrasé de tes lascives flammes,
Qui ne peut respirer que des plaisirs infâmes,
Impuissant à produire un honnête dessein,
400 Tu voulais, effronté, qu'il eût part en mon sein !
Tu le crois mériter des plaisirs légitimes,
Et tu me présentais cette source de crimes !

LYSIMANT.

Contre tant de discours, je cède, je me rends :
Tous me pouviez sans bruit donner ce que je prends,
405 Un congé non prévu, mais de moindre importance
Qu'il doive absolument ruiner ma constance.
Le temps est médecin de toutes les douleurs,
Et l'on s'est consolé pour de pires malheurs.

SCÈNE V.

Orante, Filémon, Lysimant.

FILÉMON l'arrête comme il s'en veut aller.

Sans dessein de vous faire une importune plainte,

Il lui donne les lettres.

410 Je vous portais, Monsieur, le sujet de ma crainte ;
Après avoir reçu cet avertissement,
Voyez si je dois pas m'en servir sagement,
Et si l'intention de vous donner ma fille
N'était pas dangereuse à toute ma famille.
415 Un bien promis ailleurs ne peut m'appartenir ;
Je ne conjoindrai point ce qu'on peut désunir :
Sauvez-vous à vous-même une inutile peine,
Et ne souhaitez point une alliance vaine.
Ce malheur m'est égal, mais mon âge m'apprend
420 À souffrir un regret pour la peur d'un plus grand.

Il sort avec sa fille.

SCÈNE VI.

LYSIMANT, seul.

L'insensé, m'obligeant au point que je désire,
Croit m'avoir affligé d'un rigoureux martyre,
Et que je suis atteint d'un cruel déplaisir
Perdant ce que j'acquis sans peine et sans désir.
425 Non, non, qu'on laisse agir le courroux qui m'enflamme,
Il ne me faut cacher ni le fer, ni la flamme ;
Je suis capable encor de consolation ;
Mon courage est plus fort que cette affliction,
Et si je dois mourir, c'est d'un excès de joie
430 En cette liberté que le ciel me renvoie,
Et que je puis ranger sous de plus doux attraits
Que ceux de qui jamais je n'ai senti les traits.
Tu joins en te vengeant, unique objet que j'aime,
À tes autres faveurs une faveur extrême,
435 Et ton juste courroux ne m'est qu'officieux,
Diane, l'abrégé des merveilles des cieux !
Mais que peut t'acquérir l'effet de ta vengeance ?
Que peut-elle à nos maux procurer d'allégeance,
Puisqu'au dessein que j'ai de me rendre à tes vœux
440 Un avare vieillard défend ce que je veux ?
Un astre malheureux éclaira ma naissance,
Et rangea mes désirs sous son obéissance.
Après de si cruels et de si vains travaux,
Je ne puis aspirer qu'à des partis égaux ;
445 Au moins, pouvant donner une âme indifférente,
Je trouve le moyen de me venger d'Orante,
Quoique son changement me soit doux en effet,
Et que c'est me venger d'un bien qu'elle me fait.
Elle m'a confessé qu'une secrète haine
450 Lui fait souffrir l'humeur de Rosinde avec peine,
Et ne réserve rien de son autorité
Pour faire à ses amis haïr cette beauté :
J'enfreindrai maintenant une aveugle défense,
Et j'aurai ce plaisir qu'Orante s'en offense.
455 Je vais à cette belle engager ma raison :
Ses parents autrefois m'ont ouvert sa prison,
Et m'ont fait proposer cet heureux mariage ;
J'espère que leur fille agréera mon servage.
Voyons-la de ce pas.

SCÈNE VII.
Célibrée, Lysimant.

CÉLIBRÉE.

Dieux ! Que diligemment

460 J'ai tel qu'il me le faut trouvé ce vêtement !
Je vais quitter Orante, et, par cet artifice,
Faire au traître que j'aime accepter mon service.

Elle aperçoit Lysimant.

Le voilà cet ingrat.

LYSIMANT.

Sers-tu chez Filémon ?

CÉLIBRÉE.

Oui, que lui voulez-vous ?

LYSIMANT.

Tu sais donc bien mon nom ?

CÉLIBRÉE, à part.

465 Trop bien pour mon repos.

LYSIMANT.

Assure ta maîtresse

Que je dissimulais une ardeur qui me presse,
Que j'adore Rosinde, et que ce même jour
Ma foi doit s'engager à cet objet d'amour :
Dis que c'est de ma part.

Il entre chez Orimand.

SCÈNE VIII.

CÉLIRÉE, seule.

Adieu, je lui vais dire.
470 Ô de tous mes malheurs le dernier et le pire !
Quel fruit dois-je espérer des peines que je prends,
Si pour guérir un mal j'en cause de plus grands ?
Il se sert contre moi des moyens que j'essaie,
Et je fais d'une simple une mortelle plaie ;
475 Que puis-je maintenant, au dessein qu'il a pris,
Opposer que la fuite et qu'un juste mépris,
S'il peut, malgré mes soins, forcer tant de franchises,
Et si de mes desseins naissent ses entreprises ?
480 Cherche ta guérison, que les coeurs amoureux
Trouvent dans le secours d'un oubli généreux,
Et fais, triste Diane, un effort nécessaire
Contre la trahison de ce bel adversaire.
Hélas ! Qu'un malheureux délibère aisément,
Mais qu'il trouve de peine en l'accomplissement !
485 Je ne puis l'oublier sans m'oublier moi-même ;
Je l'aime seulement ; à cause que je l'aime
L'auteur de mon repos me désobligerait,
Et je voudrais du mal à qui me guérirait.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, seul.

Enfin, désespéré de forcer mes disgrâces,
490 Il faut partir. Amour, mais ne suis point mes traces ;
Laisse où fut ton empire un généreux mépris,
Et me rends ma franchise aux lieux où tu l'a pris ;
Car je serais aveugle en ma persévérance,
Puisqu'enfin j'ai perdu tout sujet d'espérance.
495 Orante est engagée, et, malheureux ! Le jour
Qui me la doit ôter doit m'ôter mon amour.
Toutefois, vains auteurs de mon inquiétude,
Pensers qui me parlez de son ingratitude,
Souffrez que je la voie au sortir de ces lieux,
500 Et que sans l'offenser je paraisse à ses yeux ;
Si près d'abandonner cette triste demeure,
Laissez-moi seulement du respect pour une heure ;
Après, en quelque lieu que je porte mes pas,
Je vous écouterai, ne me l'épargnez pas.
505 Peignez-la-moi cruelle, ingrate, inaccessible,
Figurez-moi cent fois un affront si sensible,
Et représentez-moi qu'elle a pu me trahir :
Lors vous me serez chers, me la faisant haïr ;
Je suivrai vos conseils et je parlerai d'elle
510 Comme d'une insensible et d'une criminelle,
Aveugle en ses désirs, aveugle en ses refus,
Ou, pour vous croire mieux, je n'en parlerai plus.
La voilà, cette ingrate, et le courroux extrême
Qui surprend mes esprits montre encor que je l'aime.

SCÈNE II.

Orante, Ariste.

ORANTE.

515 Que je vous désirais !

ARISTE.

Pourquoi ? pour m'assurer
Que c'est perdre mon temps que de vous désirer,
Que vous payez de vent les peines que j'ai prises,
Qu'aux vœux de mon rival vos faveurs sont acquises,
Que vous lui destiniez le plaisir qui m'est dû,
520 Et qu'il s'est enrichi du bien que j'ai perdu ?

ORANTE.

Non, je vous écrivais.

ARISTE.

Quelque mauvaise excuse,
Qu'on est peut-être injuste alors qu'on vous accuse,
Que vous participez à tous mes déplaisirs,
Mais qu'un parent avare a forcé vos désirs.

ORANTE.

525 Au contraire.

ARISTE.

Comment ? Que ma douleur extrême
Était un libre effet qui provient de vous-même,
Que votre volonté fait vos affections,
Et qu'on n'a point forcé vos inclinations ?

ORANTE.

Vous ne m'écoutez pas ?

ARISTE.

Las ! Qu'est-il nécessaire,
530 Quand les coups sont reçus, d'ouïr son adversaire ?
Et que me serviraient des torrents de discours,
N'étant plus en état d'espérer du secours ?
Je sais, cruelle Orante, avec quel artifice
Vous pouvez à mes yeux déguiser l'injustice ;
535 Vous ne manquez jamais d'art et d'inventions
Pour faire autoriser toutes vos actions :
S'il plaît à votre voix, en beaux termes féconde,
Je serai criminel aux yeux de tout le monde ;
Et, si l'on vous entend, vous aurez mérité
540 La couronne et le prix de la fidélité.
Moi, je n'ai point recours à des armes pareilles ;
J'ai déjà trop longtemps possédé vos oreilles :
Adieu, pour me déplaire obligez qui vous plaît ;

Mon coeur à qui le veut cède son intérêt.
545 Près de quitter Paris, je vous rends, infidèle,
Ces gages criminels d'une amour criminelle,
Et j'atteste le ciel de la confusion
Que j'ai d'avoir souffert à votre occasion.

ORANTE.

Vous m'honoriez beaucoup.

ARISTE.

Bien plus que ne mérite
550 Une fille orgueilleuse, inconstante, hypocrite,
Qui trouve également tous devoirs importuns,
Qui s'en rit, et d'ailleurs dont les traits sont communs.
Ne vous figurez pas causer autant de peine
Que le prince de Troie en souffrit pour Hélène.
555 Lorsque je vous nommais charmante et sans défauts,
À quelques vrais discours j'en ajoutais de faux :
J'ai dit que votre esprit était inimitable,
Mais j'étais complaisant bien plus que véritable ;
J'ai soupiré souvent sans beaucoup de douleur,
560 Et j'ai vu des malheurs pires que mon malheur.

ORANTE.

Entendrai-je longtemps des discours de la sorte ?

ARISTE.

Entendez-les ou non, c'est ce qui ne m'importe ;
Mon coeur est dépouillé de tous ces vains respects,
Qui font faire aux amants des compliments suspects,
565 Élever leur maîtresse à la gloire des anges,
Et rendre un esprit vain par de vaines louanges.
Je parle sans dessein, et si votre miroir
Parle autrement que moi, ne croyez pas vous voir.
Adieu, vivez heureuse entre les bras d'un autre,
570 Et haïssez mon nom comme je hais le vôtre.

À part en s'en allant.

Las ! Malgré le respect que j'avais proposé
De ne point violer, ma voix a trop osé :
Pour ce qu'elle me plaît, je tâche à lui déplaire,
Et rien que mon amour n'excite ma colère.

SCÈNE III.

ORANTE, seule, comme immobile.

575 Dieux ! Je suis insensible à ces lâches mépris !
Va, ne me vois jamais, horreur de mes esprits ;
Ne me rapproche point par une excuse vaine,
Et ne rapporte point ton offense à ta peine ;
580 Tu verras mon trépas aussitôt que le jour
Qui doit en ta faveur rallumer mon amour.

SCÈNE IV.

Célorée, Orante.

CÉLIRÉE.

Dieux ! Qu'avez-vous, Madame ?

ORANTE.

Unique confidente,
À qui je peux fier l'ennui qui me tourmente ;
Ariste, cet ingrat, et le seul que j'aimais...
Ah ! Ce nom seul me tue et m'arrête la voix !...

CÉLIRÉE.

585 Quoi, vous rend ces écrits ?

ORANTE.

Avec tant d'apparence,
De n'avoir eu pour moi que de l'indifférence,
Avec si peu de peine, avec tant de dédains,
Que je le dois haïr plus que tous les humains !
C'est fait, je ne sens plus cette ardeur insensée ;
590 Une juste fureur dégage ma pensée.
Un moment peut ôter son portrait de mon coeur,
Et me faire abhorrer ce superbe vainqueur.

CÉLIRÉE.

Il est bien malaisé de dégager nos âmes
De l'objet importun de leurs premières flammes :
595 Quelquefois la colère efface tous ses traits,
Mais la suite du temps en fait d'autres portraits ;
Et de quelque pouvoir qu'un esprit se présume,
Son courroux s'éteignant, son amour se rallume.

ORANTE.

600 Mais si j'obtiens sur moi que mon ressentiment,
Comme sa vanité, dure éternellement ?

CÉLIRÉE.

Les propositions sont un douteux remède ;
Il faut, pour l'oublier, qu'un autre vous possède.
Usez utilement de ce juste courroux,
Et donnez votre coeur tandis qu'il est à vous ;
605 Sinon, vous n'avez fait que des menaces vaines :
Il rentrera bientôt dans ses premières chaînes.

ORANTE.

Hélas ! Qui puis-je aimer ?

CÉLIRÉE.

Rapprochez Lysimant ;
J'ai su par ses soupirs l'excès de son tourment ;
Il est passionné de vos aimables charmes,
610 Et par sa contenance il m'a tiré des larmes.

ORANTE.

Que j'aime ce volage ? hé quoi, ne sais-tu pas
Que le facile esprit cède aux premiers appas ?
Il brûlait aux attraits d'une simple bergère ;
Tout est indifférent à cette âme légère.

CÉLIRÉE.

615 Il m'a tout confessé ; mais écoutez comment.
Vous vous êtes piquée un peu légèrement :
Revenant de chercher la jeune paysanne
Qui m'avait mis en main les lettres de Diane,
Comme il se croyait seul, je l'y trouvai pleurant,
620 Et jetant vers le ciel un oeil triste et mourant :
J'entrais sans lui parler, quand, d'une voix tremblante
Qui figurait assez l'ennui qui le tourmente :
« Ma fille, m'a-t-il dit, si tu sers Filémon,
Le père de Madame, et si tu sais mon nom,
625 Oblige un malheureux, assure cette belle
Qu'elle me nomme à tort lâche, aveugle, infidèle,
Et que le vil objet qui cause ses mépris
A bien touché mes yeux, mais non pas mes esprits ;
Qu'il est vrai qu'autrefois j'estimais son visage,
630 Comme on prise une fleur, de la neige, une image ;
Mais que j'avais ma peine, et mon honneur plus cher,
Que de brûler pour elle et de la rechercher ;
Qu'elle se vante à tort de promesses frivoles,
Et qui n'obligent point n'étant que des paroles ;
635 Qu'elle doit mes écrits à l'importunité,
Que cent fois son amour m'en a sollicité ;
Et que j'écrivais plus pour exercer ma veine
Que pour entretenir son espérance vaine.
Orante m'aurait cru ; mais cet objet charmant
640 Ne m'a pas accordé de parler un moment,
Et la nécessité de souffrir sa colère,
Qui rompt notre alliance et qui me désespère,
Force ma liberté de s'engager ailleurs,

645 OÙ je rencontre au moins des traitements meilleurs.
Je vais trouver Rosinde. »

ORANTE.

Ô dieux ! Pour me déplaire,
Le traître va s'offrir à ma pire adversaire.
Que ce superbe esprit triomphe de mes biens,
Et possède un captif qui sort de mes liens !
Je ne le peux souffrir, que cet amant volage
650 À l'objet de ma haine aille offrir son hommage.
J'accorde son pardon aux maux qu'il a soufferts,
J'accepte sa franchise et je lui rends ses fers.
Mais s'il s'est obligé d'aimer cette maîtresse,
Crois-tu qu'il se résolve à rompre sa promesse ?

CÉLIRÉE.

655 Je peux tout ruiner, quand même Lysimant
N'y consentirait pas ; écoutez seulement.
Passant chez mes parents le cours de mon enfance,
Au village où le ciel m'a fait prendre naissance,
Durant cinq ou six ans j'ai gardé mes troupeaux
660 Vers un lieu que Rosinde a près de nos hameaux ;
Et dans cette maison j'avais une compagne,
Qui les gardait aussi dans la même campagne.
Notre sort accordait son esprit et le mien ;
Je trouvais des douceurs en son jeune entretien,
665 Et me plaisais surtout d'entendre cette fille,
Me parler de Rosinde et vanter sa famille ;
Elle me disait tout : enfin j'appris un jour,
(M'enquérant quel objet possédait son amour,)
Qu'elle était, dès six ans, promise en mariage
670 À l'un de ses cousins égal de biens et d'âge,
Fils d'une Portugaise, et qui n'eut qu'une soeur
Qui le laissa bientôt unique possesseur.
À ses tristes parents la mort la vint soustraire,
Comme on la nourrissait au logis de mon père.
675 Lysandre, c'est son nom, lorsqu'il fut un peu grand,
Fut visiter sa mère et quitta son parent ;
Mais bientôt de cet heur sa mère fut privée :
Elle mourut un mois après son arrivée.
Depuis, par ses parents il se fit accorder
680 Un nombre de vaisseaux qu'il voulut hasarder :
Il fut en Orient tenter les destinées,
Et n'est point revenu depuis beaucoup d'années ;
Si bien qu'on le croit mort, et que facilement
On peut à son défaut accepter votre amant.

ORANTE.

685 Et que sert ce discours ?

CÉLIRÉE.

Je vous le vais apprendre.
Il me faut déguiser et passer pour Lysandre ;
Puis j'irai chez Rosinde en bannir Lysimant,
Que vous pourrez après gouverner aisément.

ORANTE.

Ton esprit vaut beaucoup, mon âme en est ravie ;
690 J'abandonne à tes soins mon amour et ma vie.
Emprunte quelque habit dessus ce diamant,
Et sers ma passion sous cet habillement :
Cours, ne diffère point, mais surtout, Célirée,
Conduis bien cette feinte, et sois bien préparée ;
695 Sache bien courtoiser et bien traiter l'amour.
Je vais chez Éliante attendre ton retour.

SCÈNE V.

CÉLIRÉE, seule.

C'est mon dernier remède en ce malheur extrême,
Que de feindre pour elle et faire pour moi-même ;
Mais ne différons plus ces importants secrets ;
700 Courons chez Dorothée où les habits sont prêts.

Elle sort.

SCÈNE VI.

Orimand, Lysimant.

ORIMAND, le reconduisant.

Je bénirai cent fois l'amour et la fortune,
Qui rangeront vos cœurs sous une loi commune :
Ne faisons point languir vos desseins amoureux ;
Arrêtons dès ce soir ce mariage heureux.
705 Je vais faire à ma soeur agréer cette affaire,
Que son âge et le sang m'empêchent de lui taire.

LYSIMANT.

Et moi, je vais chez moi, charmé de passion,
Contre l'heureux succès de mon ambition.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

FILÉMON, seul.

710 Heureux qui vit sans peine, et qui peut à sa fille
Entre mille partis choisir le plus utile !
Orante ne perd rien éloignant Lysimant,
Et je puis l'obliger d'un plus sortable amant.
Cette belle en tous lieux voit des franchises prêtes,
Sa beauté chaque jour augmente ses conquêtes ;
715 Et je suis ennuyé du nombre des transis
Qui me font tous les jours parler de leurs soucis.
Pour elle Florimant déteste sa fortune,
Alidor la poursuit, Filidan l'importune,
Cléonte en est touché, Tyrsis en est jaloux,
720 Et, s'il était possible, elle aurait mille époux ;
Elle à partout Paris établi sa puissance,
Et sa beauté l'élève autant que sa naissance.
Sur tous, je sais qu'Aryste a possédé son coeur :
Elle s'était rendue à ce premier vainqueur,
725 Et voyait Lysimant avec autant de peine
Qu'elle a vu de bon oeil le sujet de sa haine ;
Le second éloigné, j'accorde à ses désirs
Celui qui fut jadis l'objet de ses soupirs ;
Qu'elle sera contente ! Et, rapprochant Ariste,
730 Que je rendrai d'appas à son visage triste !
Que mon pouvoir est grand, et qu'avec peu d'efforts
Je peux en un moment ressusciter deux morts !
Cléonte, un mien ami, chargé de cette affaire,
N'omettra rien pour moi de l'ordre nécessaire ;
735 Il ira chez Ariste, et je suis assuré
Qu'il trouvera bientôt cet esprit préparé.
Voyons-le de ce pas.

Il entre chez Cléonte.

SCÈNE VIII.

DIANE, sous le nom de Lysandre, en habit d'homme.

C'est en cet équipage
Que je l'éloignerai de son nouveau servage,
Que je puis disposer du bien qui m'appartient,
740 Et que je vais l'ôter à qui me le retient.
Ta providence, Amour, me fournit ces obstacles ;
Ajoute cette gloire à tes autres miracles,
Et vois ce qu'une fille a mis d'empêchement.
Mais je ne songeais plus à parler en amant ;
745 Je ne suis plus Diane, et je suis ce Lysandre
Qu'Orimand dès six ans a choisi pour son gendre :
Voyons s'il est chez lui.

Elle frappe à la porte.

SCÈNE IX.

Diane, Un laquais.

LE LAQUAIS.

Vous frappez hardiment.

DIANE.

Ami.

LE LAQUAIS.

Que cherchez-vous ?

DIANE.

Le logis d'Orimand,
Et tu m'obligeras d'une faveur extrême.

LE LAQUAIS.

750 C'est ici.

SCÈNE X.

Diane, Orimand, Le Laquais.

ORIMAND, revenant de chez sa soeur.

Que veut-il ?

LE LAQUAIS.

Eh ! Le voilà lui-même.

DIANE, l'embrassant.

Ah ! Que je dois de vœux au céleste pouvoir,
Qui m'accorde aujourd'hui le bien de vous revoir,
Qui me rend en ces lieux où mon âme est ravie,
Et qui m'a conservé le père de ma vie !
755 Reconnaissez, Monsieur, ce gendre bienheureux
Qu'enfin vous revoyez aussi sain qu'amoureux,
Et ne différez point le désir qui le presse
D'aller s'évanouir au sein de sa maîtresse.

ORIMAND.

Ô dieux ! Est-ce Lysandre ?

DIANE.

Oui, cet heureux amant
760 Qui termine sa peine et son éloignement,
Que le ciel a sauvé des efforts de Neptune,
Et qui revient chez vous établir sa fortune.

ORIMAND.

Je doute si je veille en l'état où je suis.

L'embrassant.

Mon gendre, ah ! Quel bonheur succède à mes ennuis !
765 C'est lui, n'en doutons plus ; cet aimable visage
Conserve quelques traits qu'il eut en son jeune âge.
Je vois ses actions ; cet œil doux et riant
Paraît à mes regards tel qu'en son orient.
Ô bienheureux Lysandre ! Honneur de ma famille !
770 Bienheureux Orimand ! Et bienheureuse fille !

DIANE.

L'impatient désir de revoir ses beaux yeux
M'a fait précipiter mon retour en ces lieux ;
On amène après moi ce que les destinées
Ont donné de profits au soin de dix années,
775 Et que j'ai retiré de la rage des flots
Constants à traverser nos adroits matelots.
Faites luire à mes yeux ce soleil de mon âme,
Accordez ce plaisir à l'ardeur qui m'enflamme.
Qu'on a d'impatience, ayant beaucoup d'amour !

ORIMAND.

780 Entrez, vous la verrez. Ô favorable jour !...

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

FILÉMON, seul.

Cléonte conduira cette affaire importante ;
Ô dieux ! Que ce discours va réjouir Orante !
Qu'elle sera tenue à ma facilité
785 Qui lui donne un mari si longtemps souhaité,
Et qui fait de sa part les mêmes vœux pour elle !
La voilà, portons-lui cette heureuse nouvelle.

SCÈNE II.

Filémon, Orante.

FILÉMON.

Fais renaître les lis sur ce teint pâissant
Et rends les premiers traits à ces yeux languissant,
Si tu le dois jamais, et si le seul Ariste
790 Peut réparer l'éclat de ce visage triste.
J'accorde à tes désirs cet amant fortuné,
Pour qui ta passion m'a tant importuné...
Mais quel prompt changement altère ce visage ?
Peux-tu désapprouver cet heureux mariage ?
795 Ariste n'est-il plus si cher à tes regards ?
Et n'as-tu plus dessein d'être à ce jeune Mars ?

ORANTE.

J'ai dessein de mourir, puisque je ne suis née
Que pour souffrir toujours et vivre infortunée.

FILÉMON.

Comment, tu hais Ariste ?

ORANTE.

800 Hélas ! Je ne hais rien
Que la rigueur du sort, si contraire à mon bien.
Souffrez qu'en quelque lieu solitaire et sauvage
J'aïlle vouer au ciel le reste de mon âge ;

Où j'épargne à vos ans des travaux superflus,
Où mon plus doux plaisir soit de n'en avoir plus,
805 Où je puisse, occupée à de saintes pensées,
Pleurer la vanité de mes erreurs passées.

FILÉMON.

Il faut, pour observer ces résolutions,
Des coeurs plus détachés de leurs affections ;
Et suivre ces desseins avec plus de courage
810 Qu'on n'en peut espérer de votre humeur volage.
Quelle inspiration a touché vos esprits,
Et vous fait voir le monde avec tant de mépris ?

ORANTE.

Au moins dispensez-moi d'un si fâcheux servage ;
Que toujours ma raison conserve son usage ;
815 Que votre seul vouloir me prescrive des lois :
Sinon, que j'aie Ariste et la mort à la fois.

FILÉMON.

D'où vient ce changement ? Quelle humeur si soudaine
A d'un objet d'amour fait un objet de haine ?
Ce jeune cavalier, si beau, si gracieux,
820 Si doux à votre esprit et si cher à vos yeux,
Ne vous blesse-t-il plus avec les mêmes armes ?
Et ne sentez-vous plus le pouvoir de ses charmes ?

ORANTE.

Monsieur, pour l'abhorrer j'ai des sujets trop forts ;
Daignez me dispenser d'inutiles rapports.

FILÉMON.

825 Non, je veux tout savoir.

ORANTE.

Las ! Que vous puis-je dire
Qu'après vous me teniez pour un sujet de rire,
Si nos ressentiments et nos jeunes débats
Passent dans vos esprits pour de simples ébats ?
Ariste ce matin, en cette même place,
830 Est venu m'aborder avecque tant d'audace,
Et m'a parlé si mal, sans cause et sans dessein,
Que j'ai douté longtemps que son esprit fût sain :
Orante, m'a-t-il dit, ne soyez pas si vaine
Que de vous figurer d'avoir causé ma peine ;
835 Vos attraits sont communs, et vos miroirs sont faux,
Si vous n'avez en vous remarqué cent défauts :
Vos amants vous flattaient, s'ils vous ont estimée ;
Je rougis seulement de vous avoir aimée,
Et vous rends sans regret une inclination
840 Que j'acquis sans effort et sans intention.
Là, je l'ai vu partir si plein d'indifférence,
Que je serais injuste en ma persévérance,
Et qu'il aurait enfin, en mon affection,
Un juste fondement de sa présomption.

FILEMON.

845 Simple, tout ce mépris prouve un amour extrême,
Et vous devez l'aimer pour son offense même :
Croyez-vous qu'un esprit atteint légèrement
Eût tant porté d'envie au bien de Lysimant ?
Il aurait accusé les seules destinées,
850 Et la nécessité qui fait les hyménées ;
Mais un coeur bien atteint, et las de soupirer,
En ces occasions ne peut rien révéler ;
L'excès de son amour le force de se plaindre,
Et, n'espérant plus rien, il n'a plus rien à craindre.
855 Mais nous délibérons de la nécessité ;
Disposez-vous au joug d'un hymen arrêté.

Il sort.

ORANTE, seule.

Dure et fâcheuse loi qu'impose la naissance,
De soumettre nos vœux à notre obéissance !

Elle sort.

SCÈNE III.

LYSIMANT, seul.

Quelle fatalité confond tous mes desseins ?
860 Faut-il suivre longtemps ces sentiers incertains ?
Ce Dieu dont le pouvoir dispose de nos âmes,
Changera-t-il encor mes chaînes et mes flammes ?
Gardes-tu pour ce coeur encor de nouveaux feux,
Amour, ou si Rosinde aura mes derniers vœux ?
865 Ne perdons point de temps, et voyons si son père
Voudra devant la nuit arrêter cette affaire.
Il sort tout à propos.

SCÈNE IV. Orimand, Lysimant.

ORIMAND.

Je sortais à dessein

De vous aller apprendre un changement soudain :
Un obstacle puissant s'oppose à mon attente ;
870 N'ayez plus de dessein pour une indigne amante
Qui n'avait rien de cher que l'espoir d'être à vous,
Mais qu'un prompt changement prive d'un bien si doux.
Lysandre, un mien parent, à qui dès son jeune âge
J'avais fait espérer ma fille en mariage,
875 Et que je croyais mort aux pays étrangers,
De la terre et de l'onde a vaincu les dangers ;
Il ne fait qu'arriver, et ce n'est pas sans peine
Que je laisse, Monsieur, votre espérance vaine ;
Mais vous pardonneriez à la nécessité
880 D'accorder sa maîtresse à sa fidélité.

LYSIMANT.

Je ne m'obstine point à vouloir l'impossible ;
Je regrette beaucoup un bonheur si sensible ;
Mais un sort rigoureux se plaît à me trahir,
Et la nécessité m'oblige d'obéir.

ORIMAND.

885 Vous plaît-il de le voir ? Laquais !

Le laquais paraît.

Cherchez Lysandre,
N'est-il pas là-dedans ?

LE LAQUAIS.

Non, il vient de descendre,
Et sort par le jardin.

ORIMAND.

La curiosité

Le porte à voir Paris en cette nouveauté.
Pardonnez, Lysimant, à mon regret extrême,
890 Ce qui me touche plus mille fois que vous-même ;
Et, si j'ai le moyen de vous servir jamais,
Éprouvez par l'effet le dessein que j'en fais.

Il rentre.

SCÈNE V.

LYSIMANT, seul.

Est-il quelque malheur égal à tes désastres,
Ridicule jouet des destins et des astres ?
895 Et, voyant tout contraire à tes vœux innocents,
Peux-tu perdre ton cœur sans perdre aussi le sens ?
Détache tous ses fers, éteints toutes ses flammes,
Et ne présente plus ce rebut de tant d'âmes :
Profite cette fois de ta juste douleur,
900 Et tire ta sagesse au moins de ton malheur ;
N'offre plus ta franchise à ces honteuses chaînes,
Et ne perds plus de temps en ces recherches vaines :
Cette union, commune au reste des humains,
N'est pas, infortuné, permise à tes desseins,
905 Et le dieu qui préside aux autels de Cythère
N'a pas en ta faveur établi ce mystère.

Il sort.

SCÈNE VI.

DIANE, sous les habits de Célirée.

J'ai sans beaucoup de peine un malheur diverti,
Et l'un et l'autre amant est resté sans parti ;
Mais un second danger appelle mon adresse :
910 Orante peut beaucoup d'une seule caresse,
Et je perdrai le fruit de ce déguisement
Si j'en laisse approcher ce déloyal amant.
Ajoute encor. Amour, un moment d'assistance ;
Que ce dernier effort couronne ma constance :
915 Ainsi chacun t'adore, et dessus tes autels
Puissent toujours fumer les encens des mortels !
Mais Orante me voit. Vous m'attendez, Madame ?

SCÈNE VII.

Orante, Célirée.

ORANTE.

Je n'attends que la mort, seule je la réclame,
Puisque tout est contraire à mon contentement,
920 Et que je vois le jour pour souffrir seulement.

CÉLIRÉE.

Dieux ! Qu'est-il survenu ? que ce visage est triste !
Madame, qu'avez-vous ?

ORANTE.

J'ai peur d'avoir Ariste :
Un père injurieux m'abandonne à ses vœux,
Et son pouvoir s'oppose à tout ce que je veux.

CÉLIRÉE.

925 Une pareille affaire est de tant d'importance
Qu'il ne peut s'offenser de votre résistance.
Cette sainte union des inclinations
Est la première au rang des libres actions ;
C'est là qu'innocemment un esprit se dispense
930 À ne point révéler la loi de la naissance ;
C'est là qu'il faut oser, et qu'un cœur abattu
Fait de l'obéissance une lâche vertu.

ORANTE.

Aussi tous mes desseins et toute ma puissance
Tendent à renouer ma première alliance ;
935 Lysimant doit mes vœux à l'indiscrétion
De cet indigne objet de mon affection :
Tantôt, songeant à lui, j'ai vu par la fenêtre
Qui rend dans son jardin, un de ses gens paraître,
À qui j'ai fait ouïr qu'il l'avertit d'aller
940 Au logis d'Éliante où je lui veux parler :
Car de le voir chez nous, le dessein de mon père
Ne me le permet pas.

CÉLIRÉE.

Pressez donc cette affaire,
Et n'ouvrez point l'oreille à la sévérité
De ceux dont en ce point le droit est limité ;
945 J'ai ravi Lysimant à sa dernière amante :
Un effet merveilleux a suivi mon attente ;
Je passe pour Lysandre en l'estime de tous,
Et Rosinde m'estime en qualité d'époux.
Usez utilement de cette heureuse feinte,
950 Et secouez le joug d'une injuste contrainte :
Votre heur dépend de vous.

ORANTE.

Ne dis mot seulement ;
Je vais chez Éliante attendre Lysimant.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

CÉLIRÉE, seule.

J'offense avec regret cette jeune merveille,
Mais je fais seulement ce qu'un dieu me conseille :
955 Ces crimes sont permis aux esprits amoureux,
Et le ciel n'a point fait de supplices pour eux ;
Hélas ! Ils sont punis d'assez cruels supplices
En la peine qu'ils ont d'exercer leurs malices,
Et, jugeant du souci qui les peut assaillir,
960 On les doit plaindre même en les voyant faillir.
Mais ce perfide amant à mes yeux se présente ;
Il le faut divertir d'aller chez Éliante.

SCÈNE IX.

Célorée, Lysimant.

CÉLIRÉE.

Monsieur, j'allais chez vous ; ma maîtresse ce soir
Ne saurait se donner le bonheur de vous voir ;
965 Son père lui prescrit la sévère ordonnance
De ne plus souhaiter l'heur de votre alliance,
De régler ses désirs par son commandement,
Et de ne tenir plus qu'Ariste pour amant.

LYSIMANT.

Eh bien, qu'elle obéisse.

CÉLIRÉE.

Ô dieux ! Cette nouvelle
970 Ne peut-elle toucher un amant si fidèle ?
Si constant en amour, l'êtes-vous aux rapports
Qui ruinent l'espoir de vos communs efforts ?
Voyez-vous de cet oeil cesser votre espérance,
Et croyez-vous qu'elle ait autant d'indifférence ?

LYSIMANT.

975 Qu'un autre puisse ou non engager ses esprits,
J'estime également ses vœux et ses mépris ;
Ma constance, au besoin, me fournit un remède

Léger comme le mal, et que chacun possède ;
Il était fort aisé de guérir mon souci :
980 J'aimais Orante en homme et non pas en transi.

CÉLIRÉE.

Ô dieux ! Causant sa peine et son inquiétude,
Que vous êtes injuste en votre ingratitude !
Voyant, comme je fais, l'excès de ses douleurs,
Vous ne pourriez, Monsieur, lui refuser des pleurs.
985 Je n'ai que trop connu ses passions discrètes ;
Je l'ai cent fois surprise en des plaintes secrètes,
Où votre nom mêlé me témoignait assez
Combien et de quels traits ses esprits sont blessés.
Mais las ! Quelle infortune égale sa disgrâce !
990 Et quel est son malheur, brûlant pour de la glace !
Son visage est pourvu de tous les ornements
Capables de charmer les esprits des amants ;
A-t-elle des défauts dans l'esprit ou dans l'âme
Qui vous aient empêché de partager sa flamme ?
995 Trouvez-vous en sa vie un juste fondement
De ne la chérir pas en qualité d'amant ?
Que lui pourrai-je dire ? avec quelle assurance
Lui pourrai-je parler de votre indifférence ?
Car elle attend de vous la fin de ses tourments.
1000 Ô ciel ! Qui vois son coeur, punis-moi si je mens.

LYSIMANT.

Ce matin, toutefois, cette orgueilleuse amante
Ne le témoignait pas.

CÉLIRÉE.

Et vous croyez Orante ?
Elle vous congédie alors qu'elle se plaint ?
Et voulant éprouver votre amitié, l'éteint ?
1005 Vous avez peu d'amour ou peu d'expérience ;
Ce vous est un grand mal qu'un peu de patience.
Comment prouvez-vous votre fidélité,
Si d'un coup seulement vous êtes rebuté ?
Pour être cru fidèle, est-ce assez qu'une dame
1010 Vous entende parler de soupirs et de flamme ?
Ces discours sont communs à tous les amoureux ;
Le plus indifférent est toujours malheureux ;
Le plus sain, s'il dit vrai, sent un cruel martyr ;
Le plus libre est esclave, et le plus froid soupire.
1015 L'apparence est douteuse, et ses signes parfaits
D'une parfaite amour consistent aux effets.
Orante est si blessée, et sa peine si vraie,
Qu'elle a raison, Monsieur, de sonder votre plaie,
Et cherche justement, en cette élection,
1020 Pour beaucoup d'amitié beaucoup d'affection.

LYSIMANT.

Demain je la verrai, parle-lui de ma peine ;
Dis-lui qu'elle a douté d'une ardeur trop certaine ;
Qu'il n'est tourment égal à ceux que j'ai soufferts,
Et que mon seul respect avait rompu mes fers.

CÉLIRÉE.

1025 Son sentiment douteux naît d'une jalousie
Dont vous pouvez, Monsieur, guérir sa fantaisie.
Ne souffrant que pour vous, elle désire aussi
Être le seul objet de votre doux souci,
Et veut avoir le coeur de cette paysanne
1030 Que vous aimiez jadis.

LYSIMANT.

Quoi, le coeur de Diane ?

CÉLIRÉE.

Sinon, vos maux sont vains et vos voeux superflus :
Mais vous contenterez son esprit là-dessus.

LYSIMANT.

Dis-lui que l'intérêt d'une beauté plus rare
Ne me porterait pas à ce dessein barbare,
1035 Et qu'elle sollicite à cet acte odieux
Un amant plus ardent et plus officieux ;
Que je tiens ses froideurs et ses flammes égales ;
Qu'amour ne loge point en des âmes brutales,
Et que je défendrais cette jeune beauté
1040 Contre les artisans de sa brutalité ;
Que Diane m'est chère à l'égal de ma vie ;
Que je la servirais comme je l'ai servie,
Et qu'on m'aurait permis de vivre en ses liens,
Si je n'étais pas né pour épouser des biens :
1045 Mais que j'ai des parents dont l'humeur importune
À mon contentement préfère ma fortune.

CÉLIRÉE.

Que vos yeux sont charmés par de faibles attraits,
Si vous avez senti le pouvoir de ses traits !
Je connais cette fille, elle n'a point de charmes
1050 Capables de vous nuire et dignes de vos larmes ;
Aux yeux des paysans elle a quelques appas ;
Mais, si vous l'avouez, elle ne vous plaît pas.

LYSIMANT.

Elle me plaît autant que ton discours m'offense ;
Mais tu sers chez Orante, et tu prends sa défense ;
1055 Ton zèle est estimable, et ta condition
M'oblige d'excuser ton indiscretion.

CÉLIRÉE.

L'amour qu'elle eut pour vous vous la peignit si belle ;
Mais, ne vous aimant plus, que jugerez-vous d'elle ?
Le changement du sort peut changer ses esprits,
1060 Et d'une ardente amour faire un lâche mépris.

LYSIMANT.

Hélas ! Quel changement arrive à des bergères ?

CÉLIRÉE.

Un homme trafiquant sur les mers étrangères
S'est chargé des papiers de certains marchands morts,
Parents de cette fille, et puissants en trésors :
1065 On ne lui donne point de vaines espérances,
Car des lettres de change ont fait ses assurances ;
L'auteur de la nouvelle est cousin d'Orimand,
Qu'on dit être arrivé d'aujourd'hui seulement.

LYSIMANT.

Ô dieux ! Que me dis-tu ? Puis-je à cette nouvelle,
1070 Différer un moment d'aller voir cette belle ?

CÉLIRÉE, haussant la voix.

Traître, qu'espères-tu que de perdre tes pas,
Si, même en lui parlant, tu ne la connais pas ?
Tu brûles pour Diane, insensible, barbare,
Et ta passion cède à ton humeur avare !
1075 Tu brûles pour Diane, et ton coeur abattu
Met les biens en balance avecque sa vertu !
Non, ce que dit ta voix ton coeur le désavoue ;
Le ciel a dans ton corps mis une âme de boue,
Une âme inaccessible aux belles passions,
1080 Et qui n'a point d'objet que les possessions.
Vois mon visage, ingrat, je suis cette Diane,
Cette abjecte inconnue et vile paysanne,
Cette simple bergère, et celle toutefois
En qui tu n'aurais fait qu'un raisonnable choix,
1085 Dont la condition jadis était commune,
Mais dont les qualités relevaient la fortune.
L'or n'est pas seul aimable, et sous ces vêtements
La vertu quelquefois s'est acquis des amants.
Enfin, un changement à ma fortune arrive
1090 Qui me fait posséder l'objet qui te captive ;
L'aveugle déité qui préside aux humains
Ouvre enfin dessus moi ses libérales mains,
J'ai de quoi t'acquérir et de quoi m'en défendre ;
Elle qui se donnait est en pouvoir de prendre.

LYSIMANT.

1095 Dieux ! Je vois Diane.

DIANE.

Oui, c'est elle que tes yeux
Ont bien eu le pouvoir d'attirer en ces lieux,
Celle qui meurt d'amour pour une âme traîtresse,
Celle qui s'est réduite à servir ta maîtresse,
Qui perd sa liberté, rend son honneur suspect,
1100 Et pour suivre un ingrat dépouille tout respect.

LYSIMANT, à genoux.

Punis, belle Diane, un barbare, un perfide,
Un traître en qui l'amour si lâchement préside,
Et qui n'a pu forcer l'irrévocable arrêt
D'un parent amoureux de son seul intérêt.
1105 J'appelle trahison cette seule impuissance,
Et ma confession ajoute à mon offense ;
Car le ciel m'est témoin qu'au moins ce lâche coeur
N'a jamais reconnu que son premier vainqueur,
Que toujours ton objet fut cher à ma pensée,
1110 Que le temps n'en a point ton image effacée,
Que plutôt j'ai tâché d'effacer par mes pleurs
Ce tyrannique arrêt de m'engager ailleurs.
Aujourd'hui, si le sort nous était si propice
Que nous pussions tromper une aveugle avarice,
1115 Ou charmer ce vieillard du vain éclat de l'or,
(Je l'ai juré cent fois, et je le jure encor.)
Tes désirs sur les miens auraient un libre empire,
Et je posséderais le seul bien où j'aspire.

DIANE.

Si l'or peut à nos voeux accorder ses désirs,
1120 Rien ne diffère plus nos innocents plaisirs :
Estimez-nous déjà sous une loi commune,
Et venez consulter l'auteur de ma fortune ;
Il est chez Orimand.

LYSIMANT.

Tous mes sens sont ravis,
Et, dans ce doux transport, je doute si je vis.

SCÈNE X.

Lysimant, Diane, Le Laquais.

DIANE, ayant frappé.

1125 Lysandre est-il ici ?

LE LAQUAIS.

Non, depuis un quart d'heure.

DIANE.

Doit-il en ce logis établir sa demeure ?

LE LAQUAIS.

Ici même, on l'attend.

Il rentre.

LYSIMANT.

Adieu, je vais chez nous
Réjouir mes parents d'un changement si doux,
Et par un mot d'écrit faire avertir Orante
1130 Que son affection m'est fort indifférente ;
Que je suis glorieux alors que je la perds,
Quoiqu'elle ait eu du droit sur l'objet que je sers ;
Enfin que j'ai ton coeur, mais sans meurtre et sans crime,
Et que tu m'en as fait un présent légitime.

DIANE.

1135 Moi, j'entre chez Orante, et dans fort peu de temps
J'envoie ou vais chez vous.

LYSIMANT.

Adieu donc, je t'attends.

Il sort.

DIANE, seule.

Ô dieux ! Le doux espoir dont mon âme est flattée !
Il faut changer d'habits, courons chez Dorothee.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

SYLVIAN, seul.

1140 Bel astre de mes jours, en quels lieux écartés
Tes yeux font-ils briller leurs divines clartés ?
Où te peux-tu cacher avec tant de lumière,
Bergère impitoyable, et sourde à ma prière ?
Las ! Après de si longs et de si vains ennuis,
Tu me plaindrais peut-être en l'état où je suis.

1145 D'un berger estimé dans tout le paysage,
Abondant en troupeaux et riche en pâturage,
Mon amour, dont l'ardeur m'oblige à te chercher,
A fait, belle Diane, un malheureux cocher.
J'ai changé pour te voir, sans juger que j'efface

1150 La gloire de mon nom et l'honneur de ma race,
Au soin de deux chevaux le soin de cent brebis,
Et mes habits de toile en ces honteux habits.
Encor si j'obtenais un bien si délectable,
Ce titre malheureux serait plus supportable ;

1155 Mais il n'empêche point notre désunion,
Et Diane se cache à son Endymion.
Mon espérance est vaine, on n'a point vu paraître
L'éclat de ses rayons au logis de mon maître ;
Tu n'es plus en son coeur, ses vœux sont refroidis,

1160 Il ne t'honore plus comme il a fait jadis ;
Orante a captivé ce rival infidèle,
Et je lui vais porter... Mais je vois cette belle.

SCÈNE II.

Orante, Sylvian.

SYLVIAN.

J'allais chez vous, Madame.

ORANTE.

Hé dieux ! Que Lysimant
Témoigne peu de soin de mon contentement !
1165 Pourquoi ne vient-il pas ?

SYLVIAN.

J'en ignore la cause ;
Il m'a donné ce mot, sans parler d'autre chose.

ORANTE, prend la lettre, et lit.

Je deviens sourd, Orante, et votre vanité
A fait naître en mon coeur un mépris raisonnable :
Ne vous croyez pas tant aimable
1170 Avecque si peu de beauté.
Où Diane paraît, rien ne me peut ravir :
Je sais de quel pouvoir votre beauté se vante ;
Mais cédez à votre servante
En l'art de vous faire servir.

LYSIMANT.

À part.

1175 Dieux ! Serait-ce Diane ?

Haut.

Adieu, va l'assurer
Que je n'ai pas sujet de me désespérer,
Et que sa vaine humeur a bien plus d'insolence
Que mon affection n'avait de violence.

Elle déchire la lettre, et Sylvian sort.

ORANTE, seule.

1180 Ô dieux ! Je suis trahie, et dessous un faux nom
Cet objet de ses vœux sert en notre maison.

SCÈNE III.

Ariste, Orante.

ARISTE.

Pareil aux criminels qu'un juge redoutable
A mandés pour entendre un arrêt équitable,
Que la frayeur saisit et qui n'espèrent pas
Un traitement plus doux qu'un rigoureux trépas :
1185 Tel je viens en ce lieu, l'âme noire d'un crime
Qui défend que j'espère un pardon légitime ;
Tel, mandé de chez vous, je viens tremblant et prêt
D'entendre à vos parents prononcer mon arrêt.
Mais que de votre voix j'obtienne ma sentence,
1190 Et vous m'obligerez à moins de résistance.
Vous-même condamnez cet indiscret amant,
Et ne pardonnez point à son ressentiment.

ORANTE.

Quoi ! Vous voulez mourir pour cet objet de haine,
Dont les traits sont communs, dont l'humeur est si vaine,
1195 Qu'on ne peut estimer que par civilité,
Et qui pouvait si peu sur votre liberté ?
Ô dieux ! Quel changement !

ARISTE.

N'attendez point d'excuse
D'un amant criminel qui lui-même s'accuse,
Qui considère enfin cet aveugle transport
1200 Avec un repentir plus cruel que la mort.
J'ai trouvé des défauts où la grâce est extrême,
Et des obscurités dans la lumière même ;
J'ai changé vos attraits, ce teint en est blêmi,
Mais l'amour m'a fait seul parler en ennemi.
1205 Dieux ! J'excuse déjà ce furieux caprice,
Vous n'avez point encore ordonné mon supplice ;
Déniez-vous ma peine à ma confession ?

ORANTE.

Quelle peine mérite une juste action ?
Quand vous m'avez nommée inconstante et parjure,
1210 Je ne m'offensais point d'une semblable injure ;
Quand je n'étais pas belle en votre jugement,
Je souffrais ce mépris encor plus justement ;
La même vérité parlait en ce langage,
Et cent fois mon miroir m'en a dit davantage.
1215 Je connais mes défauts, et sais que l'amitié
De qui daigne m'aimer est digne de pitié ;
Je ne vous crois, Monsieur, aveugle ni coupable ;
Je ne condamne point un discours véritable,
Et vous n'avez failli qu'en ce point seulement
1220 Que vous m'avez traitée encor trop doucement.

ARISTE.

Ah ! C'est trop de rigueur ! Et cette indifférence
Me sert d'un châtement pire que mon offense ;
Pour m'être plus humaine il fallait me punir,
Et c'est trop m'affliger que de me soutenir.
1225 Non, non, n'avouez point l'injustice et l'outrage
Où le seul désespoir a porté mon courage.
En l'extrême rigueur dont ce coeur est touché,
Il est près de mourir pour prouver son péché ;
Pour prouver que tout cède à vos aimables charmes,
1230 Et qu'il n'est point d'objet si digne de nos larmes.
Je les ai profanés de mots injurieux :
Mais que peut épargner un esprit furieux
Qui se voit abusé d'une vaine promesse,
Et son rival si près du lit de sa maîtresse ?
1235 J'ai failli toutefois, et je n'ai pas dessein
De détourner le coup qui m'ouvrira le sein.

ORANTE.

On pèche librement sous l'espoir de sa grâce,
Et nos simplicités excitent votre audace ;
Avecque moins d'amour je pourrais plus sur vous,
1240 Je serais absolue en votre esprit jaloux.
Un respect nécessaire aurait pu vous contraindre
À la discrétion de souffrir sans vous plaindre ;
Mais je vous aimais trop, et le feu violent
Que je vous témoignais vous a fait insolent.
1245 Votre discrétion dépendait de ma crainte ;
Je devais témoigner d'être un peu moins atteinte :
On souffre avec respect une sévère loi,
Et j'aurais fait pour vous, en travaillant pour moi.
Toutefois je suis bonne, et prendrai de mon père
1250 La résolution de ce que je dois faire.

ARISTE.

Ô dieux ! S'il fait cesser votre ressentiment,
Quel bien est comparable à mon contentement ?

Ils sortent.

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, seule.

Diane peut beaucoup, tout cède à son adresse,
Le ciel est favorable à l'ardeur qui la presse.
1255 Adorable vainqueur des hommes et des dieux,
Couronne ses desseins d'un succès glorieux !
Elle s'est déguisée avecque tant de peine
Qu'il est bien mal aisé que sa feinte soit vaine,
Et l'honneur qu'on lui fait au logis d'Orimand
1260 Me fait bien espérer de ce déguisement.
Déesse du repos, fais épaissir ton ombre :
Quand ses yeux paraîtront en un endroit si sombre,
Fais qu'on la méconnaisse, et que des traits si beaux
Ne soient pas découverts en faveur des flambeaux.
1265 De cette heureuse nuit toutes ses nuits dépendent ;
Seule tu la peux mettre où ses désirs prétendent,
Et c'est par ta faveur que tous les amoureux
À leurs chastes desseins ont un succès heureux.
Tout mon contentement dépend de ses délices ;
1270 Je travaille pour moi lui prêtant mes services,
Et j'aurai Sylvian, si je fais Lysimant
Possesseur d'un objet si rare et si charmant.

Elle frappe à la porte de Lysimant.

SCÈNE V.

Sylvian, Dorothée.

SYLVIAN.

Que voulez-vous si tard ?

DOROTHÉE.

Ah ! Berger insensible,
Ce lieu, comme ton cœur, est-il inaccessible ?
1275 Ne feras-tu jamais un gracieux accueil
À celle que tu vois si proche du cercueil ?
Je ne veux pas fléchir tes rigueurs inhumaines ;
Je ne demande pas le loyer de mes peines ;
Et, quoique chaque jour accroisse mon souci,
1280 Je n'avais pas dessein de te parler ici.
Je cherche Lysimant.

SYLVIAN.

Ô dieux ! C'est Dorothée.

DOROTHÉE.

Ce n'est plus que son corps, l'âme lui fut ôtée
Alors qu'on l'avertit de ton éloignement ;
Je mourus de regret en ce triste moment.

SYLVIAN.

1285 Bergère, mon habit prouve mon ignorance,
Et ma condition excuse mon silence.
J'enseignais autrefois ces discours amoureux :
Nos bergers m'adoraient, je travaillais pour eux ;
Et lors, quoique mon coeur fût plus froid qu'une souche,
1290 On croyait, toutefois, qu'il parlait par ma bouche.
Maintenant je m'occupe à de lâches travaux,
Et ne sais plus que l'art de régir mes chevaux.
Je vais quérir mon maître.

DOROTHÉE.

Hélas ! Quelle apparence
De forcer sa froideur et son indifférence,
1295 Et de le disposer au bien que je prétends ?
Mais voici Lysimant, ne perdons point de temps.

SCÈNE VI.

Lysimant, Dorothée,

DOROTHÉE.

Monsieur ?

LYSIMANT.

Que voulez-vous ?

DOROTHÉE.

Ma compagne était prête
De venir vous trouver, mais Orante l'arrête,
Et je viens de sa part du logis d'Orimand :
1300 Lysandre est de retour, allons-y seulement.

LYSIMANT.

Non, non, je ne tiens point sa parole incertaine.

DOROTHÉE.

Voyons-le toutefois, donnez-vous cette peine,
Elle vous en conjure.

LYSIMANT.

Allons, si tu le veux,
Et s'il faut contenter cet objet de mes vœux.

DOROTHÉE.

1305 On ouvre, le voilà.

SCÈNE VII.

**Diane, sous l'habit de Lysandre, Orimand,
Lysimant, Sylvian,
Dorothee.**

DIANE, embrassant Lysimant.

Puis-je aborder sans crainte
Celui de qui j'attends une équitable plainte,
Cet agréable amant, ce rival généreux,
De qui j'ai ruiné les desseins amoureux ?
Daignez-vous voir, Monsieur, le tyran de votre aise,
1310 Et vous peut-il payer de raison qui vous plaise ?
Le seul bien de vous voir est l'objet de mes pas.

LYSIMANT.

Ne cherchez point d'excuse à qui n'en attend pas ;
On ne révoque point l'arrêt des destinées
Qui fait, comme il leur plaît, ou rompt les hyménées.
1315 Le sort m'ôte Rosinde, et je suis satisfait
Puisqu'il n'est pas aveugle au présent qu'il en fait,
Et qu'il la réservait pour un objet plus digne
D'être le possesseur de ce trésor insigne.

DIANE.

Au moins cet accident vous donne un serviteur
1320 Que vous n'éprouverez, ni lâche, ni flatteur,
Et qui perdra le jour aussitôt que l'envie
De hasarder pour vous sa fortune et sa vie.

DOROTHÉE.

Souffrirez-vous, Monsieur, le curieux dessein
Qui me fait enquérir si certain bruit est vain ?
1325 Diane, pardonnez si je vous importune,
Doit-elle à votre soin une telle fortune ?
Avez-vous de si loin, après la mort des siens,
À cette heureuse fille apporté tant de biens ?

DIANE.

Ne doutez nullement des trésors qu'elle vante ;
1330 Je ne la flatte point d'une incertaine attente :
Avecque mon bagage il lui vient dans deux jours
De quoi la réjouir et prouver mon discours,
Si je puis assurer par des lettres de change
Cet accident pour elle autant heureux qu'étrange.

DOROTHÉE.

1335 Qu'on va faire de vœux pour vos prospérités !
Car chacun participe à ses félicités ;
Son mérite est si grand, que cette aimable fille
Est chère à tout le monde autant qu'à sa famille.
Le bruit de son bonheur plaît aux plus envieux,
1340 Et d'une voix commune on en bénit les dieux.

SCÈNE VIII.

**Diane, sous l'habit de Lysandre, Orimand,
Lysimant, Sylvian, Dorothée, Lysandre arrive,
et va à Sylvian avec deux porte-malles.**

LYSANDRE.

Où se tient Orimand ?

SYLVIAN.

Céans.

ORIMAND.

Qui me demande ?

LYSANDRE, l'abordant.

Ô dieux ! Qui m'obligez d'une faveur si grande,
Maîtres de l'univers, que je vous dois d'encens
En ce rare bonheur qui ravit tous mes sens !
1345 Heureux et cher parent du seul objet que j'aime,
Apprenez qui je suis par ce transport extrême :
Reconnaissez Lysandre.

ORIMAND.

Ô dieux ! Quel insensé !

LYSANDRE.

Quoi ! Le temps vous a-t-il mon portrait effacé ?
Ne vous souvient-il plus de cet heureux Lysandre
1350 Que vous avez jadis choisi pour votre gendre ?
Depuis que j'ai quitté ces lieux où j'habitais,
Phébus n'a divisé les saisons que dix fois ;
Je vous voyais partout, j'ai toujours en mon âme
Conservé les portraits de vous et de Madame ;
1355 Et vous méconnaissez ce parent fortuné,
Qu'à l'appui de vos jours les dieux ont destiné !

DIANE, à part.

Ô sensible malheur !

DOROTHÉE, à part.

Ô disgrâce infinie !

ORIMAND.

Le ciel, qui que tu sois, guérissse ta manie !

À Diane.

1360 Mon fils, de quelle erreur cet homme est-il troublé ?
Ton corps avec ton âge aurait-il bien doublé ?
En la peine où je suis, qui de vous dois-je prendre ?
Je n'ai qu'une Rosinde, et ne veux qu'un Lysandre.

DIANE, à Lysandre.

1365 Toi, qui crois sous mon nom t'emparer de mon bien,
Et posséder l'objet que le ciel a fait mien,
Quel accident nouveau t'a mis en notre race ?
Dessus quelle raison se fonde ton audace ?
Donne à d'autres esprits ces divertissements,
Et laisse un libre cours à nos contentements.

LYSANDRE.

1370 Ô ciel ! Qui connais tout, si tu hais l'imposture,
Par un visible effet punis cette aventure ;
Et si, comme on le croit, ton bras est tout puissant,
Fais périr l'imposteur et montre l'innocent ;
Désabuse ces gens, et leur fais reconnaître
Qu'à tort cet affronteur me dispute mon être.

Fouillant en sa poche, et en tirant des lettres qu'il remet à Orimand.

1375 Mais en dois-je chercher des signes apparents
Après ces mots écrits des mains de mes parents ?
Passant en Portugal, j'ai pris cette assurance
Qui confirme mon nom et ma persévérance ;
Je suis cet heureux gendre et cet heureux époux
1380 Que, dès ses jeunes ans, Rosinde tient de vous.

ORIMAND, après avoir lu.

Ô dieux ! Que vois-je ici ?

LYSIMANT.

Que l'affronteur réponde !
Je le rendrai coupable aux yeux de tout le monde.
Voyez-vous pas déjà comme ses tremblements
Prouvent son imposture et ses déguisements ?

ORIMAND, à Diane.

1385 Vous ne répondez rien ?

DIANE, pleurant.

Puisque votre puissance

A résolu ma mort, je reste sans défense,
Impitoyables dieux dont la compassion
Nié un peu de faveur à tant d'affection.

À Lysimant.

1390 Et toi, qui de ces coups fais mon sexe capable,
Plus criminel que moi, punis cette coupable ;
J'ai rompu tes desseins, j'ai troublé tes plaisirs,
Et par une imposture attiré tes désirs.
L'adresse de voler ce que tu me dénie
Flattait d'un doux espoir mes peines infinies ;
1395 Je n'ai pu toutefois alléger mon ennui ;
Le ciel est contre moi, conspire avecque lui :
Ne me refuse point un trépas légitime ;
Punis-moi de ta main, et je mourrai sans crime.

À tous.

1400 Vous que je trahissais par ce déguisement,
Joignez votre colère à son ressentiment ;
N'épargnez point ma vie, et j'avouerai vos plaintes :
Le dessein de voler me portait à ces feintes,
Et je vous ai ravi le bien le plus exquis
Que jamais vos travaux peuvent avoir acquis.

ORIMAND.

1405 Amis, qu'on la saisisse.

LYSIMANT.

Est-ce Diane ? ô dieux !

SCÈNE IX.

**Diane, sous l'habit de Lysandre, Orimand,
Lysimant, Sylvian, Dorothée, Lysandre,
Ariste, Orante, Filémon.**

ARISTE, sortant de chez lui.

Adieu. Mais quel tumulte aperçois-je en ces lieux ?

FILÉMON.

Il faut voir ce que c'est.

DIANE.

Ordonnez mon supplice,
Ou souffrez que ma main prévienne la justice.

À Lysimant.

1410 Accorde-moi ce fer, si tu m'aimas jamais.
Un coup éteint mes feux, et rétablit ta paix ;
Un coup me peut tirer de ces mains insolentes
Qui révèrent si peu mes ardeurs violentes.
Que tardes-tu, cruel ?

LYSIMANT.

Ô malheur de mes jours !

SYLVIAN.

C'est Diane elle-même ! Offrons-lui du secours.
1415 Insolents, quelle ardeur porte vos mains barbares
Sur un objet pourvu de qualités si rares ?
Qui vous fait tant oser ?

SCÈNE X.

**Diane, sous l'habit de Lysandre, Orimand,
Lysimant, Sylvian, Dorothée, Lysandre,
Ariste, Orante, Filémon, Damon, Un Exempt,
Deux Archers.**

DAMON, aux archers.

Hélas ! Vengez sur eux
La sensible douleur d'un père malheureux,
Et rendez à ses vœux l'espoir de sa famille ;
1420 Hâtons-nous... Mais que vois-je, ô dieux ! Voilà ma fille :
Je vois l'ingrat sujet des pleurs que j'ai versés.
Quelle étrange manie a ses esprits blessés ?
Et dessous quel habit se présente à ma vue
Cette aveugle de honte et de sens dépourvue ?

À Diane.

1425 Trouves-tu, malheureuse, en cet habillement,
À celles de ton sexe un sortable ornement ?

ORIMAND.

J'ignore son dessein, mais par sa propre bouche
Nous sommes avertis d'un larcin qui me touche ;
Ces habits sont suspects en sa condition,
1430 Et ce déguisement a son intention.
Messieurs, saisissez-la, car tout cet artifice
Ne se peut découvrir qu'aux yeux de la justice.

DAMON.

Non, non, portez les mains dessus le suborneur
Dont la vaine promesse a trahi son honneur ;
1435 Celui que vous voyez a causé tous ses crimes,
Et doit rendre accomplis ses espoirs légitimes :
Elle espère de lui moins que n'a mérité
L'honneur de sa famille et sa fidélité.
Vous me croyez à tort l'auteur de sa naissance :
1440 Mes soins ont seulement élevé son enfance ;
On a dans nos hameaux vu briller ses appas,
Et le ciel, toutefois, ne l'y destinait pas.
Oyez comme je l'eus en son âge plus tendre,
Puisque cet accident m'oblige à vous l'apprendre.

LYSIMANT.

1445 Ô dieux ! Qu'un doux espoir flatte ma passion !
Parle-nous vite de son extraction.

DAMON.

Une dame étrangère, et d'illustre famille,
Eut d'une même couche un fils et cette fille ;
Et le dessein qu'elle eut d'avantager son fils
1450 L'obligea d'accepter l'offre que je lui fis.
Elle commit sa fille au souci de ma femme,
Et quelques mois après je fus chez cette dame,
Où, par son propre avis, je fis courir un bruit
Que la jeune Diane était morte la nuit.
1455 Tout le monde me crut ; on plaignait ma tristesse,
Et la mère feignait avecque tant d'adresse
Qu'on ne pouvait nier des pleurs à ses regrets ;
Que par de faux tourments elle en versait de vrais.
Son fils étant cru seul, on vantait ses richesses,
1460 Et déjà de son âge on tirait des promesses
D'un naturel si noble, et d'un esprit si bon,
Qu'à peine marchait-il qu'on parlait de son nom.
La fille d'Orimand n'était que de son âge,
Et les parents dès lors firent ce mariage :
1465 On les fit embrasser, leurs plus proches présents :
Lysandre fut époux à l'âge de six ans.
Cet accord arrêté, la mère sort de France,
Me laissant cette fille et quelque récompense ;
Mais, depuis son départ, le soleil quinze fois
1470 A vu naître et tomber les feuilles de nos bois
Sans qu'elle m'ait écrit, et qu'aucune nouvelle
M'ait appris de sa part le soin qu'elle a pour elle.

ORIMAND.

Ô dieux ! La vaine fourbe ! Et que subtilement
Il pense profiter de ce déguisement !
1475 Diane ne vit plus, et sur cette croyance
Nous avons établi cette heureuse alliance.

LYSANDRE.

Non, non, il est certain que ma soeur voit le jour,
Et cette occasion a pressé mon retour.
Prête d'abandonner sa demeure mortelle,
1480 Ma mère m'appelant : Lysandre, me dit-elle,
Je ne te laisse pas unique possesseur ;
Les dieux, quand tu naquis, te firent une soeur,
Et le dessein que j'eus d'agrandir ta fortune
L'a réduite au malheur d'une vie importune.
1485 Je l'ai fait élever au logis de Damon :
Boulogne est son village, et Diane son nom ;
C'est ton portrait vivant, et pour la reconnaître
Le sang te suffira, si tu la vois paraître ;
Si tu la méconnaissais, une marque en son sein,
1490 Et deux sur le bras droit, t'en rendront plus certain.

Pour cette occasion passe bientôt en France,
Et fais que je trépasse avec cette espérance.

DAMON, montrant le sein et le bras de Diane.

Favorable discours ! Hélas ! N'en doutez plus,
Et venez remarquer ces signes superflus.
1495 Punissez, si je mens, l'auteur de l'imposture.

LYSANDRE.

Ô Diane ! Ô ma soeur ! Ô divine aventure !
Ô favorable jour !

DOROTHÉE.

Ô doux contentement !

LYSIMANT.

Je doute si je veille en ce ravissement.

DIANE.

Enfin, heureux amant, le soin des destinées
1500 A-t-il avec mes maux tes froideurs terminées ?
Et la soeur de Lysandre a-t-elle plus d'appas
Que celle, que tous ceux d'un sort abject et bas ?
Toucher ai-je ton coeur ?

LYSIMANT.

Divin charme des âmes,
Premier et seul objet qui fis naître mes flammes,
1505 Qui n'aurait souhaité les maux que j'ai soufferts
Et ne serait heureux de mourir dans tes fers ?

ORANTE.

Ô dieux ! Quel changement !

FILEMON.

Que mon âme est ravie !

, à Orante.

Madame, que ce dieu qui gouverne ma vie
M'excuse auprès de vous du dessein que j'avais
1510 De faire à Lysimant abandonner vos lois ;
Je n'ai considéré ni craint votre colère,
Et le ciel le devait à ma longue misère.

ORANTE.

Oublions tous nos maux ; Ariste étant à moi,
Un autre ne peut plus disposer de ma foi.

ARISTE.

1515 Puisqu'à votre mépris votre faveur succède,
Je ne rendrai jamais ce bien que je possède.

LYSANDRE, à Orimand.

En ce commun plaisir ne me déniez point
Un bonheur qui me rend accompli de tout point ;
Les dieux en Orient m'étaient si favorables,
1520 Et mes profits, Monsieur, sont si considérables,
Que mes biens partagés égalent quatre fois
Ceux que j'eus étant jeune et ceux que j'espérais ;
Tant de prospérités ont suivi mon attente
Que je puis être heureux, et Diane contente.

ORIMAND.

1525 Puisque je vois enfin ces doutes éclaircis,
Mon gendre, embrassez-moi, bannissons tout souci ;
Et vous, que j'ai traitée avecque tant d'outrage,
Qu'un sensible regret force votre courage :
1530 Entrez ; et vous, Damon, partagez nos plaisirs
En cette occasion si chère à vos désirs.

DOROTHÉE, à Sylvian.

Toi qui vois les faveurs que le ciel leur envoie,
Veux-tu pas accorder mon repos à leur joie ?
Trouves-tu point encor ce discours importun,
Et souffrirai-je seule en ce bonheur commun ?

DIANE.

1535 Acceptez, Sylvian, cette aimable bergère,
Nous vous en prions tous.

SYLVIAN.

Ô douleur trop amère !
Mais c'est trop consulter, puisque mes vœux sont vains.
Au moins je recevrai ce présent de vos mains ;
Quelque animosité que je fisse paraître,
1540 Je ne vous pourrais pas emporter sur mon maître.

DOROTHÉE.

Ô bonheur infini ! Bénissons ce beau jour,
Et laissons en repos ces prisonniers d'Amour.

L'EXEMPT, s'en allant avec les archers.

Adieu, vivez contents.

FILÉMON, à Orimand.

Le ciel vous favorise.

ORIMAND.

Que sa bonté, Monsieur, tous vos vœux autorise.

FILÉMON.

1545 Jusqu'à demain, Ariste.

ORIMAND.

Entrons, et qu'à jamais
Puisse durer le cours de cette heureuse paix.

Ils sortent tous.

SYLVIAN, seul.

Puisque tout est contraire à ta persévérance,
Va dans un broc de vin noyer ton espérance,
Malheureux Sylvian, et venge sur les plats
1550 La perte que tu fais de ses rares appas.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et Privilège du Roi donné à Paris, il est permis à FRANÇOIS TARGA, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer un livre intitulé, La Diane, faisant défenses à tous libraires, imprimeurs et autres de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit livre, le vendre, débiter ni distribuer par notre royaume, durant le temps de six ans; sur peine aux contrevenants de trois cents livres d'amende, de confiscation des exemplaires, et de tous dépens, dommages et intérêts, comme ils est contenu ès lettres. Données à Paris le 3 juillet 1634.

Par le Roi en son Conseil. MATHAREL

Achevé d'imprimer pour la première fois, le 25 janvier 1635.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].